

LE VRAI DU FAUX

UN FILM DE
ARMEL HOSTIOU (LE VRAI)





DOSSIER DE PRESSE



MÉTÉORE FILMS & BOCALUPO FILMS PRÉSENTENT

LE VRAI DU FAUX

UN FILM DE
ARMEL HOSTIOU (LE VRAI)

2022 | France | 82 min | 5.1 | 1.85 | DCP | VO

AU CINÉMA LE 7 JUIN

Photos et dossier de presse téléchargeables
sur www.meteore-films.fr

PRESSE

Stanislas Baudry
Tel : 06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr

DISTRIBUTION

Météore Films
11, rue Taylor – 75010 Paris
Tél. 01 42 54 96 20
contact@meteore-films.fr



SYNOPSIS

Un jour, je découvre que j'ai un deuxième profil Facebook : un faux Armel Hostiou avec de vraies photos de moi et plein d'amies vivant toutes à Kinshasa. Il les invite aux castings de mon prochain film censé se dérouler en République démocratique du Congo.

Face à l'impossibilité de clôturer ce compte, je décide de partir à la recherche de mon double...



ENTRETIEN AVEC ARMEL HOSTIOU

COMMENT EST NÉ LE PROJET DU FILM ?

Pendant le tournage d'un clip, un ami musicien me dit qu'il a voulu m'ajouter sur Facebook, mais que j'avais deux profils... Ne comprenant pas, je vais voir et découvre ce second profil avec des photos de moi, mon nom, un faux CV. Cet autre moi n'avait que des amies femmes habitant toutes à Kinshasa et surtout il publiait régulièrement des messages annonçant la tenue de castings pour des films que j'étais censé réaliser au Congo. C'était clairement une usurpation d'identité et j'ai contacté Facebook pour leur signaler le profil pirate, pensant naïvement que tout ça se résoudrait rapidement. Deux semaines plus tard, je reçois une réponse de leur part me disant qu'ils ont bien reçu ma requête mais qu'il ne s'agit pas d'un faux profil et que la page ne serait pas clôturée. Comme je n'avais jamais mis de

photo de moi sur mon profil, alors qu'il y en avait plein sur celui de l'autre, pour l'algorithme qui devait traiter ce genre de demande, le faux paraissait donc bien plus vrai que le vrai...

Suite à cette décision sans appel, je n'avais plus aucun moyen d'arrêter les agissements de mon double. C'est à ce moment-là que je me suis dit que tout ça ressemblait au début d'un scénario de film mi-absurde mi-fantastique, avec une dimension kafkaïenne puisque la situation laissait entendre que si l'autre moi n'était pas le faux, et bien le faux c'était moi!

Ne connaissant rien ni personne au Congo, j'ai commencé à me renseigner sur les modalités pour aller là-bas mais il fallait un visa et pour l'obtenir il fallait être invité. Finalement j'ai entendu parler d'une petite résidence d'artistes à Kinshasa, « Ndaku Ya La vie est belle » avec laquelle je suis entré en contact et qui a pu m'aider à obtenir ce visa.

Je suis parti avec un ami ingénieur du son, Amaury Arboun, mais sans le moindre financement, ne sachant même pas si ce voyage pourrait donner lieu à un tournage. C'est une fois sur place que j'ai rapidement compris que mon intuition était la bonne et qu'il y avait effectivement là matière à faire un film.

QUE CONNAISSAIS-TU DE KINSHASA ?

Pas grand chose, je ne m'étais jamais rendu dans cette région auparavant. Je savais simplement que Kinshasa est une mégalopole, une des plus grande ville d'Afrique. Je savais aussi que ce continent est multiple et que son cinéma est vivant. Les images que j'avais en tête avant mon départ, étaient justement celles de quelques films que j'avais vus. Notamment le très beau *Félicité* d'Alain Gomis, qui décrit très bien la dimension tentaculaire et labyrinthique de cette ville. Et puis aussi les films documentaires de Dieudo Hamadi, cinéaste congolais qui dépeint avec une grande précision les remous traversés par son pays et sa génération. Ce sont des films avec une vision différente sur l'Afrique que celle des reportages télévisuels formatés, qui permettent de se défaire des stéréotypes et qui contribuent justement à inverser les regards.

QUELLE EST LA SENSATION QUAND ON ARRIVE À KINSHASA, POUR CHERCHER « UNE FOURMI DANS LA FORÊT », COMME IL EST DIT DANS LE FILM ?

Dès l'arrivée, ça a été très fort. C'était en pleine nuit, au cœur de la saison des pluies, sous des trombes d'eau. La prise de conscience de l'immensité de la ville est née dès le trajet en voiture entre l'aéroport et la résidence : trois longues heures de route. La résidence *La vie est belle* est située au cœur de Matonge, un des quartiers les plus vivants de Kinshasa. J'étais entouré d'artistes congolais à qui j'ai très vite raconté la raison de ma venue. Personne n'a été surpris, car beaucoup d'entre eux avaient déjà été victimes d'arnaques sur internet. Les gens avec qui je vivais ont été plutôt amusés par mon histoire et ont décidé de m'aider à retrouver mon double. Très vite, une petite équipe s'est constituée, avec en tête Peter Shotsha Olela, le manager du lieu, mais aussi Sarah Ndele, une des artistes et Elie Mbansing, à qui j'ai confié la seconde caméra.



« ÇA RESSEMBLAIT AU DÉBUT D'UN SCÉNARIO DE FILM MI-ABSURDE MI-FANTASTIQUE. »

Heureusement que j'étais bien accompagné car Kinshasa est immense et potentiellement dangereuse. C'était précieux d'être entouré par des gens qui connaissent la ville comme leur poche.

J'ai découvert que sortir une caméra à Kinshasa n'est pas toujours facile. Il y avait beaucoup d'interdictions formulées par la police ou même les habitants. Je savais qu'au moins, à la résidence, je pouvais organiser des rencontres et les filmer. C'est devenu mon centre de gravité, un lieu d'autant plus intéressant qu'il y avait en permanence des répétitions de spectacles, de la danse, du théâtre, des performances. Cela m'a permis de découvrir la vitalité artistique de cette ville où l'art contemporain dialogue souvent avec l'art du rituel, des cérémonies, du déguisement, du masque.

Cela m'intéressait d'autant plus que le masque renvoie aussi à la figure du double. Cette question m'a toujours passionné dans la mythologie ou la littérature. Dans *Le Double* de Dostoïevski, le héros Goliadkine découvre que non seulement il a un double mais que celui-ci fait la même chose que lui, et qu'en plus, il le fait mieux. Sans vouloir trop en dire, cette idée renvoie à ce qui se passe à la fin de mon film.

L'IMMENSITÉ DE KINSHASA VIENT EN MIROIR DE L'IMMENSITÉ DE FACEBOOK. SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX, ON SE FABRIQUE AUSSI UN DOUBLE, UN AUTRE « MOI ».

Ce qui est intéressant dans le masque, c'est qu'il cache et qu'il révèle à la fois. Sur les réseaux sociaux, il y a aussi tout ce qu'on montre et ce qu'on dissimule. Avant que ce projet de film ne surgisse, je m'étais toujours dit que si j'étais psychologue, je travaillerais sur la question des images de profils et leur dimension psychanalytique.

« Facebook », ça veut dire « Le livre des visages », un terme qui a déjà une dimension ésotérique. Comme un immense catalogue de l'humanité où les distances semblent abolies et où d'un seul clic on peut plonger dans la vie des autres.

IL Y A UN DOUBLE NIVEAU DANS LE FILM. IL Y A D'ABORD UNE ENQUÊTE À RÉSOUDRE SUR LE FAUX PROFIL, MAIS APPARAÎT ENSUITE UNE DIMENSION À LA FOIS SPIRITUELLE ET POLITIQUE. CE QU'EXPRIME SARAH, QUAND ELLE DIT : « NOUS VIVONS AU CONGO MAIS NOS ESPRITS SONT AILLEURS ».

Sarah dit ça en rapport avec la question de la colonisation, dans une vision post-coloniale. Elle questionne les modèles imposés par le colonisateur et la façon dont ces modèles perdurent aujourd'hui encore dans l'inconscient collectif.



« POUR RACONTER LA QUÊTE D'UN DOUBLE, IL FALLAIT QUE J'EXISTE AUSSI DANS LE FILM EN TANT QUE PERSONNAGE. »

Je savais pertinemment qu'en allant là-bas en tant que cinéaste français, j'arrivais malgré moi avec tout un passif historique, culturel et politique. Les formes du post-colonialisme sont peut-être plus perverses que celles de l'ancien schéma officiel de la colonisation car non-dites et souterraines. Frantz Fanon a notamment abordé ces questions à travers sa pratique de psychiatre, et son étude de l'inconscient lui a permis de montrer comment ces mécanismes étaient toujours à l'œuvre aujourd'hui.

Le langage fait notamment partie de ces phénomènes. Je me suis toujours intéressé à l'étymologie des mots qui révèlent ces processus invisibles, mais toujours en jeu. À Kinshasa, à part le français, une des langues les plus parlées c'est le lingala, où par exemple, le mot utilisé pour désigner un Blanc, c'est « Mundélé ». Quand on m'a expliqué que ce mot viendrait du français « Modèle », cela a résonné étrangement avec ce qui m'avait amené ici à faire ce film.

DÈS LE DÉBUT, LE DISPOSITIF À DEUX CAMÉRAS EST MONTRÉ, AVEC UNE ÉGALITÉ ENTRE CELUI QUI FILME ET CELUI QUI EST FILMÉ.

Pour raconter la quête d'un double, il fallait que j'existe aussi dans le film en tant que personnage. Avoir une deuxième caméra, ça permettait précisément d'avoir des images sur moi. D'emblée, nous avons filmé cette scène de champ-contrechamp à deux filmeurs, moi qui venais de Paris et Elie de Kinshasa, pour montrer que nous allions travailler ensemble et faire comprendre très vite le dispositif.

C'est la première fois que j'apparais dans un de mes films et ce n'était pas quelque chose d'a priori évident pour moi. Je me suis dit qu'il fallait donner à mon personnage une dimension comique, presque clownesque, de façon à ce qu'à travers le film on rie de lui et jamais au détriment des personnes qu'il rencontre. Un protagoniste qui arrive en terrain inconnu avec un projet assez simple en tête, presque naïf. Mais plus il s'embourbe, plus il s'entête, plus il prend conscience que les enjeux de ce qu'il pensait être sa quête initiale sont en fait bien plus vastes et plus inquiétants.

MÊME SI LE FILM UTILISE LA CAMÉRA CACHÉE POUR RÉVÉLER LE « FLAGRANT DÉLIT », CE N'EST PAS UN DISPOSITIF POLICIER.

Il y a plusieurs enjeux dans le film. Le point de départ est une enquête, et le film joue avec les codes cinématographiques du genre, mais cette

recherche devient aussi progressivement un prétexte. Le film nous emmène ailleurs, vers des questions plus politiques et existentielles, même si elles sont traitées avec un humour souvent absurde. Cela donne un film qui joue avec plusieurs genres : la comédie, le policier, le thriller, mais un thriller qui dérive, sans perdre son cap. Pour l'enquête, il ne s'agissait jamais d'être dans une position surplombante ou de juger, mon optique était toujours de comprendre.

EST-CE QUE TU AS PENSÉ À UN MOMENT QUE TU POUVAIS ÊTRE MANIPULÉ, DEVENIR COMPLICE MALGRÉ TOI ?

Dans le cinéma d'espionnage, celui qui croit détenir une vérité se rend souvent compte qu'il fait partie d'un engrenage, de quelque chose qui le dépasse. C'est à partir de ce type de structure narrative que nous avons élaboré le montage, avec une enquête qui se ramifie et à l'intérieur de laquelle d'autres enquêtes surgissent, comme des poupées gigognes.

Au cours du tournage, j'ai appris de plus en plus de choses sur ce pays et finalement sur les enjeux plus profonds de ma recherche. Nous avons basé le montage sur cette évolution. Le point d'arrivée n'est pas forcément celui qui était prévu. Et pour moi les meilleurs thrillers sont ceux qui mettent le spectateur dans une démarche active, même une fois le film terminé.

À UN MOMENT, UN PERSONNAGE DIT : « ON MONTRE LE FAUX AUX ÉTRANGERS ». CELA SONNE COMME UN AVERTISSEMENT POUR TE DIRE QU'EN TANT QUE FRANÇAIS, TU AURAS DU MAL À CAPTER LA RÉALITÉ DU PAYS. MAIS EST-CE QU'À UN MOMENT, IL Y A EU UN DÉCLIC OÙ TU SENTAIS POUVOIR FILMER DU « VRAI » EN DÉPIT DES BARRIÈRES CULTURELLES ?

La notion du vrai a pour moi une dimension éminemment subjective. Jamais je ne me suis dit que l'enjeu du film serait de filmer la réalité du Congo car la réalité est toujours une somme de subjectivités. Mais le cinéma est quand même l'outil qui permet de s'y confronter, de proposer une forme de réalité inscrite dans un espace-temps, c'est sans doute pourquoi je souhaitais que le film donne aussi à entendre une autre parole que la mienne. Ça pose d'ailleurs aussi la question de la frontière entre la fiction et le documentaire. Ce qui m'intéresse c'est d'ailleurs davantage la porosité que la séparation qui existe entre ces deux genres. Le choix du titre, *Le Vrai du Faux*, parle de ça aussi.

COMMENT LE VRAI DU FAUX S'INSCRIT-IL DANS TA FILMOGRAPHIE ?

Avant de passer au long, j'ai réalisé plusieurs courts, des formes expérimentales et beaucoup de vidéoclips qui ont été pour moi comme un laboratoire d'apprenti réalisateur. Ce film est mon quatrième long-métrage, les deux premiers étaient des fictions, *Rives* (2011) et *Une Histoire américaine* (2015), puis ensuite deux formes plus documentaires *La Pyramide Invisible* (2019) et celui-ci. Mais paradoxalement mes films de fiction sont très ancrés dans le réel alors que mes documentaires s'intéressent précisément aux



mécanismes de la fiction, à cette nécessité qu'ont les hommes d'inventer et de raconter des histoires.

Ici, même si la base du film est complètement documentaire, des éléments mis en scène se sont greffés au tournage, mais toujours à partir d'événements vécus ou racontés par les protagonistes. Dans la dernière partie, on quitte progressivement la ville. Le point de vue change. Je deviens accompagnateur plus qu'enquêteur, un personnage qui se laisse porter par les rencontres et accepte la dérive. Cela permet de donner au film une dimension de fable. Malgré cette impossibilité de filmer l'ailleurs, il y a une possibilité de rencontres.

« MES DOCUMENTAIRES S'INTÉRESSENT AUX MÉCANISMES DE LA FICTION, À CETTE NÉCESSITÉ QU'ONT LES HOMMES D'INVENTER DES HISTOIRES. »

« NDAKU YA LA VIE EST BELLE » — KINSHASA

Fondée en 2018 par le plasticien Eddy Eketé Mombesa, la coopérative « Ndaku ya la vie est belle » (littéralement « Maison de la vie est belle ») est un lieu pluridisciplinaire et multi-générationnel situé au cœur du quartier de Matonge à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo. Plusieurs artistes se sont réunis dans ce lieu d'inventivités inédit pour valoriser le patrimoine historique, culturel et artistique de leur ville, à l'échelle locale et nationale, mais aussi miser sur le potentiel économique de l'industrie créative du pays. « Ndaku ya la vie est belle » se veut ainsi être le foyer de nouvelles créativité dans le domaine artistique, social et économique.



Comme le chante le musicien congolais Papa Wemba, le quartier de Matonge est comme la capitale de Kinshasa : il contient le cœur de l'ambiance kinoise avec ses nombreux orchestres, ses musiciens, ses bars, le stade Tata Raphaël, mais aussi l'histoire de l'indépendance avec le célèbre discours du président Joseph Kasavubu prononcé le 4 janvier 1959. « Ndaku ya la vie est belle » est situé dans la maison où a été tourné *La vie est belle* de Benoît Lamy et Mweze Ngangura (1987), l'un des films les plus populaires au Congo. Elle a comme voisin et parrain l'artiste sculpteur Freddy Tsimba, ainsi que l'acteur Riva Kalimazi Delo Pipo, et l'écrivain Vincent Lombume.

ARMEL HOSTIOU



Armel Hostiou est né en 1976 à Rennes. Après des études de sciences politiques, il étudie le cinéma à la Fémis, dans la section Image. Son film de fin d'études, *SoloS*, est sélectionné et primé dans de nombreux festivals. Il réalise ensuite plusieurs courts-métrages, des installations vidéo et des vidéoclips. En 2008 il co-fonde la société de production Bocalupo Films avec laquelle il tourne son premier long-métrage, *Rives* (ACID Cannes 2011). Le second, *Une Histoire Américaine* (Viennale 2015), se déroule à New York, avec Vincent Macaigne. Il présente en 2019 un premier film documentaire, *La Pyramide Invisible* (Cinéma du Réel 2019), tourné en Bosnie-Herzégovine.

FILMOGRAPHIE

2019 | LA PYRAMIDE INVISIBLE – 66 min.

Cinéma du Réel – 2019 – Séance spéciale

Festival Internazionale del Documentario – Milano 2019

2015 | UNE HISTOIRE AMÉRICAINNE – 86 min.

Film d'ouverture Festival du film de Mannheim Heidelberg 2015

Festival européen de Séville 2015

Sélection officielle Viennale 2015

Festival IndieLisboa 2015

Festival IndieCork 2015

Festival International du film de Genève 2015

Le Caire IFF 2015

Hong Kong Cineporama 2015

Rendez Vous with french Cinema – Unifrance – New York 2015

2011 | RIVES – 78 min.

Festival de Cannes – Sélection ACID 2011

New French Cinema – New York 2012

Festival Premiers Plans – Sélection ACOR Angers 2012

Kerala International Film Festival – Trivandrum 2012

Pour de plus amples informations sur le travail d'Armel Hostiou (court métrages, installations et vidéoclips) : www.armelhostiou.com

FICHE ARTISTIQUE & TECHNIQUE

RÉALISATEUR | Armel Hostiou

AVEC | Cromix Onana Genda Cristo,
Peter Shotsha Olela, Sarah Ndele

IMAGE | Armel Hostiou, Elie Mbansing

SON | Amaury Arboun, Arnaud Marten

MONTAGE IMAGE | Mario Valero

MONTAGE SON | Amaury Arboun

ÉTALONNAGE | Émile Cervia

MIXAGE | Gilles Benardeau

LABORATOIRE | Archipel Productions

PRODUCTION | Bocalupo Films – Jasmina Sijercic

